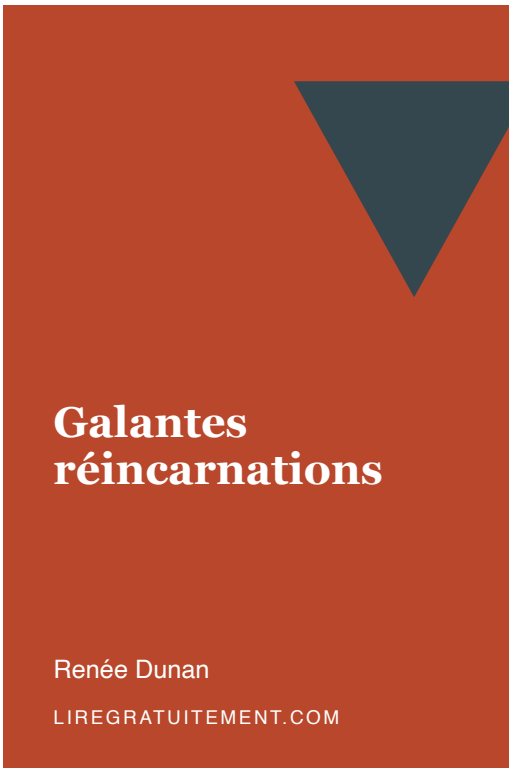


Galantes réincarnations

Renée Dunan

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

01

— Oh ! moi, j'ai de bonnes raisons d'y croire, à ces choses-là, je sais.

— Comment, toi, Pompette, une femme raisonnable et équilibrée, tu admettrais ces bêtises ?…

— Bêtises ! Bêtises ! Tu vas fort. Mais je te le répète, c'est précisément parce que mon esprit est clair et logique que j'y crois.

— Enfin, c'est à mourir de rire ! Ces esprits désincarnés et réincarnés, ces évocations de l'au delà, tu veux me faire supposer que tu t'inclines devant de telles inventions saugrenues ? C'est impossible.

— Non seulement je m'incline, mais c'est pour moi aussi évident que ma propre existence. Et à celle-ci, crois-le, je crois une dizaine de fois.

— Ah ! Décidément, tu deviens folle.

— Mais tais-toi donc, malheureuse ! Il y a peut-être des esprits qui t'écoutent et vont te punir.

— Zut, alors, tu vas maintenant me faire claquer de rigolade.

— Ma pauvre amie ! Moi aussi, dans une autre vie, j'ai douté comme tu fais. Je sais aujourd'hui quel crime c'était. J'en ai été terriblement châtiée. Et quel châtiment !

— Raconte, Pompette, ma belle, raconte. Justement nous avons envie de nous égayer…

— Tu vas vite cesser de rire quand tu sauras mes triste aventures.

— Préparons nos mouchoirs à toutes fins !

— J'ai vécu quatorze existences, et la présente est la première qui me donne un peu de bonheur depuis le jour déplorable où je provoquai la malédiction de l'au-delà… Douze fois j'ai changé d'être et fus incarnée dans autant de réalités.

— Dans quoi ?

— Tu vas le savoir ; j'étais, sous François I, une jolie — j'ose le dire — femme de la cour. Le roi m'aima. Il était bon, généreux et amant distingué. Toutefois, il se trouvait aussi malade. Tu sais quelle maladie, bien gênante pour un ami des jeux galants ?

J'étais bien satisfaite de le connaître pourtant, et malgré mes craintes, car le mal du roi ne laissait pas d'être connu, je m'abandonnais à ces amours magnifiques. Seulement, un jour, je crus surprendre sur ma gorge une rougeur suspecte. Je courus chez une sorcière. Elle se nommait Gypsy-la-Rousse. Certes, elle montrait tout de suite ses relations avec le diable, car son poil flambait comme n'a jamais lui l'or pur. Lorsque son regard tombait sur vous, elle semblait même vous percer le corps jusqu'à l'âme.

Elle me dit :

— Madame, tu es en train d'avoir la vérole.

Je répondis :

— Guéris-moi, sorcière, toi qui possèdes des secrets.

Elle se mit à rire :

— Oui, je le puis, mais il faut recourir à Satan, car seul il est qualifié.

Je ne croyais ni à Dieu, ni au diable, pour sauver les femme adultères. Je plaisantai donc Gipsy-la-Rousse.

— Hé, que ce soit par l'intervention du Cornu ou par celle de Mahomet, que me chaut ! Dis-moi, tout de suite, magicienne, comment guérir ?

— Commence par faire tes dévotions au maître des Ténèbres.

— Il n'existe pas, voyons. Sois sérieuse, Gipsy |

— Comment, il n'existe pas ! Maudite sois-tu de nier l'existence de mon maître !

Je m'esclaffai alors, de tout mon cœur. Mais soudain la scène changea. Le diable devait écouter notre entretien. Il fut vexé de ce que je lui refusais les attributs de la vie, et d'un coup, il apparut.

Figure-toi un âne énorme, avec un groin de cochon, des pattes de rhinocéros, des oreilles de King-Charles, une queue verte longue de six pieds, qui faisait le tour trois fois de son ventre et une voix de mêlé-cassis qui me causa une peur atroce.

— Tu doutes de moi, femme, dit-il caverneusement, eh bien ! tu seras châtiée pendant trois cents ans.

Je commençais à ne plus être rassurée et me sentis trembler. Il reprit :

— Tu as peur, misérable, mais c'est trop tard. Tes paroles impies sont inscrites au grand livre des malédictions. Tu vas en porter le poids longtemps.

Il jetait le feu par les naseaux, le nombril et les oreilles, je me sentis accablée. Sa voix épouvantable se fit encore entendre.

— Tu seras changée treize fois de forme et ne te réincarneras dans une femme belle, heureuse et sage qu'après douze transformations humiliantes. Puisque ton vice est l'amour, tu connaîtras tous les dessous et les bassesses que l'amour entraîne. Douze fois tu expieras aussi d'avoir pour l'autre sexe une délectation trop complète. À la fin, je ne sais encore si tu seras corrigée de tes passions, mais je sais que tu ne douteras plus de Belzébuth…

Et le diable disparut en laissant une ignoble odeur à la fois scatologique et soufrée…

— Et puis ?

— Hé bien, j'avais à peine les derniers mots du maudit dans l'oreille, que je me découvris…

— Mais quoi donc ?

— Caleçon… Ensuite, je fus clysopompe, puce, savonnette, oreiller, ceinture de chasteté, jupon, serviette, éponge, bidet, lexicon (ce sont de petits chiens familiers qu'on nommait ainsi jadis) et boîte à poudre. C'est après cette dernière transformation qu'ayant racheté mes doutes sur Satan, le terrible diable me permit de redevenir femme, ce que je suis, révérence due, assez bien, avouez-le !

— Et tu te souviens de tout ce qui t'arriva, comme caleçon, serviette ou canule ?

— À savoir.

— Ça doit être… piquant ? Conte-nous ça ?

— Je veux bien. Vous allez donc entendre l'histoire de mes nombreuses transformations. Voici :

02

On n'est pas transformée comme ça, de jolie femme en caleçon, sans y trouver quelque ahurissement. Voilà pourquoi, dès le début et quand je repris connaissance, j'eus un mal infini à comprendre ma nouvelle situation. Je me trouvais jetée négligemment sur un fauteuil, à demi couverte par une chemise. À côté de moi, gisaient deux bas de soie. Il était — je le jugeai à la pendule qui me faisait face — trois heures après midi. Un jour clair et ensoleillé entrait par la fenêtre.

Il ne pouvait subsister aucun doute, me contemplant avec soin et exactitude, j'en acquis la certitude, j'étais un caleçon de soie rouge…

— Comment, un caleçon ? Un pantalon ou une culotte, plutôt ?

— Ma chère amie, cela se passait en 1702, car il m'a fallu du temps pour toutes ces réincarnations, et on ne nommait point alors les Knickers des femmes, comme aujourd'hui, du nom de culotte. La première syllabe de ce mot passait avec raison pour

inconvenante. Quant au pantalon, c'est un vêtement d'homme… J'étais, selon le vocabulaire du temps, un authentique caleçon… Cependant, j'aperçus à droite, un lit et dans ce lit une forme vivante. C'était ma propriétaire.

— La peste du vidame ! dit la personne couchée, si jamais je l'attends encore au lit !

En même temps, elle se levait et venait se contempler devant une glace haute,

J'étais, peu auparavant, presque aussi jolie qu'elle, et cela ne put, comme pour moi-même, que m'encourager à l'admirer. Elle semblait blonde, de ce blond inimitable qu'il appartient aux coiffeurs de créer par des teintures savantes. Pourtant, soit que sa pudeur naturelle lui eût interdit de se soumettre au blondissement partout, ou pour la joie d'être bicolore, elle gardait encore çà et là quelques coins nocturnes, et, ma foi, du plus gracieux effet. Son regard bleu possédait une chasteté charmante et la couleur d'une chair abondamment répartie illuminait toute la pièce. J'en fus si heureuse que le désespoir d'être désormais transformée en un colifichet de toilette devenait moins pénible.

Le bas de soie, mon voisin, se mit alors à ricaner.

— Caleçon, tu es tout neuf, mais tu ne vivras pas longtemps.

— Pourquoi ça ? répondis-je à l'insolent.

— Regarde, regarde donc, malheureux ! Crois-tu pouvoir contenir sans accident ce postérieur pareil à deux fois le dôme de Sainte-Sophie ?

Je devinai que ce bas avait voyagé et ne répondis point. Mais l'inquiétude naquit en ma nouvelle âme. J'étais certes au désespoir de me découvrir, après avoir été le contenu, une sorte de trop petit contenant. Surtout je ne voulais pas mourir, même caleçon, tout de suite !

— Allons ! Je n'attends plus. Tant pis pour le vidame. Ce sera le tour du baron…

Ainsi s'exprimait l'impatiente beauté. Et elle commença de s'habiller.

De plus près, je ne pus qu'admirer mieux encore tout le détail de ses charmes.

Enfin, vint le tragique moment. Elle me prit, me leva à bout de bras et fit jouer la lumière sur ma soie.

— Il est joli, ce petit-là. Je vais le rendre heureux…

Et elle me fit vêtir ses grâces les plus harmonieuses, dont, il faut l'avouer, j'eus un peu de mal à faire le tour sans éclater.

Par bonheur, ma soie de bonne qualité se tenait un peu, et j'eus le bonheur étant juste, d'être suffisante…

Ah ! quels doux moments je passai ainsi, constituant une sorte de seconde prison, presque aussi étroite que la peau de chair, à celle qui allait et venait maintenant par la chambre en me permettant de me trouver belle sous ma nouvelle forme.

Elle se parfuma partout exquisement, et j'étais assez proche d'elle pour n'en rien perdre. Comme je regrettais pourtant l'époque où, être humain, j'avais dix doigts que j'eusse pu, cette fois, si savamment utiliser ! Par malencontre, je n'étais qu'un ca-

leçon… Bientôt la lumière disparut. Une jupe me recouvrait, et la tristesse revint en mon âme. Pas pour longtemps, heureusement, car comme nous allions sortir, on annonça le vidame de Mangerose. Il entra aussitôt en s'excusant par mille paroles aimables dont je n'entendais — c'est si lourd, le tour des robes — que des fragments.

En moi-même, je pensais : « Maudit vidame, donne-moi donc de l'air ! »

Cependant, nous nous étions assis côte à côte, le vidame et ma maîtresse, et la conversation prenait un ton plus galant. Enfin, avec un soupir de joie, je revis le soleil. Une main, une main d'homme, parfumée à la bergeronnette, glissait sous la robe crissante et fanfreluchée. Elle vint jusqu'à moi, et nous fûmes face à face. Ah ! s'il m'avait été possible de me faire entendre !…

— Chère marquise, dit enfin le vidame, quelle exquise idée vous avez eue d'acquérir ce joli caleçon de soie rouge.

En même temps, il me pinçait malicieusement et expertement. Parfois, il prenait même la chair avec… Alors, la marquise le repoussait avec des petits gloussements irrités et heureux.

Cependant, grâce à l'habileté du vidame, je me trouvai peu à peu tout à l'air. Ces deux personnages s'occupaient beaucoup de moi, l'un pour m'attaquer, l'autre pour se défendre ; et ce avec tant de soin que l'orgueil, je l'avoue, m'envahit…

Hélas ! L'orgueil est une chose maléfique et qui causa toujours aux humains les plus grands malheurs. Le diable voulut m'en punir, et…

… Mais que dirai-je encore. Le vidame devenait si rouge et si enflammé qu'il contenait difficilement ses désirs. La marquise elle-même ne résistait plus que d'une main affaiblie. Le sopha qui nous portait tous les trois vit ses coussins un peu bousculés et la marquise au lieu d'être assise fut insensiblement étendue…

Hélas, trois fois hélas ! le malheur approchait à grands pas. Le vidame, qui pourtant m'avait si respectueusement admiré un moment plus tôt ne se contint plus. Il voulut voir de plus près les grâces cachées de son adorée. Pour cela, il m'empoigna d'une main brutale. Nous étions, les formes de ma maîtresse et moi, si étroitement unis que je résistai, autant par affection pour elles que par la force des choses, et le malheur naquit… Je me déchirai d'un coup du haut en bas… Avec un cri d'agonie, mon âme s'envola et je ne vis pas la suite. La première réincarnation était terminée…

03

Ce fut, je le reconnais sans honte, un pénible réveil… Qu'étais-je devenue, seigneur ? Hélas, le diable m'ayant laissé la connaissance des choses, je dus me l'avouer in petto, j'avais encore descendu dans la hiérarchie des objets intimes. Hier caleçon, soit ! On touche la chair et on fait presque corps avec elle. Et quelle chair ? Celle qui, de l'être humain, possède toutes les grâces, et toutes les sensibilités, celle où la volupté s'épanouit, comme une rose, celle enfin, et pour peu qu'on anoblisse notre corps, dont seul le titre de princesse pourrait désigner les mérites. Les pieds seraient alors barons, et les mains baronnes, les mollets vidames,

les cuisses comtesses, les hanches marquises avec les bras, les seins ducs, les épaules et la tête, de petite valeur pouvant, par protection, être toutefois nobles sans titres : écuyers, comme on disait jadis… La principauté serait, par conséquent, réservée à ce que vêt le caleçon. Mais me voir devenue, je rougis de honte à le dire, un modeste instrument propre à… C'est difficile à exposer, plus que ce ne fut certes de l'être… un de ces appareils qui remplacent, par l'art mécanique d'un piston

— Il est joli ce petit-là, je vais le rendre heureux (page 6).

(principe de la machine à vapeur et de l'auto) la modeste seringue, disons-le, tout à trac, pour n'y pas revenir, avec laquelle s'instillent les lavements…

Telle était pourtant ma seconde réincarnation ! Je me contemplai donc, humble et résignée, et sentant que ma vie pouvait s'éterniser en cet objet. Une lingerie intime, on sait bien, ça s'use tôt. Mais un bibelot pharmaceutique et apothicarien, tout de métal, ma foi, hors une petite canule de faux ivoire, ça peut durer longtemps, une, deux, trois vies humaines. Me verrai-je clysopompe un siècle durant ?

Cependant, je me trouvais dans un cabinet de toilette, galant et garni, qui prouvait une certaine richesse chez ma propriétaire. Cela commença de me consoler. On a beau n'être qu'un substitut — à vrai dire perfectionné — de la seringue, on a son petit orgueil. Appartenir à une basse bourgeoisie m'eût semblé une disgrâce supplémentaire. Mais j'espérais bien être dévouée à servir une jolie femme, et jeune, et noble, du moins par son maître, mari, amant ou protecteur…

Soudain, la porte du cabinet de toilette, où je méditais ainsi s'ouvrit. Je vis entrer une personne charmante, remplie de tous les agréments physiques que j'attendais, et dont se font — je le savais mieux que personne — les maîtresses de rois. Elle était pâle et triste. Une soubrette la soutenait par le bras. Ah ! quelle lamentable peine pouvait offusquer cette bouche faite pour le sourire ? Quelle pensée traîtresse voile ces yeux faits pour admirer un amoureux ardent ? Quelle déchirante douleur affaissait ce torse que je n'imaginais pas autrement que cambré par le désir ? Quel souci atroce pouvait bien faire une loque plaintive de cette femme exquise, désignée de toute éternité, j'en aurais juré, sur les livres de la Providence, pour réjouir et délecter les fervents du petit dieu galant ? Hélas ! devant sa misère inexplicable, je faillis pleurer, de compassion, des larmes de clysopompe…

Cependant, derrière la malheureuse, entrait un médecin, un homme à perruque et lunettes, brandissant des papiers couverts de signes cabalistiques, et qui disait :

— Madame, la Faculté par ma bouche, à moi, docteur Diafoirus de Gaylardon, vous dit ces paroles providentielles : le salut et la santé sont ici !

En même temps, d'un geste pareil à une évocation d'esprits infernaux, qui zébrait l'air et y inscrivait des lettres magiques, ledit médicastre me désignait…

Et je compris que les dieux, ayant pitié de moi, me donnaient en ce jour le plus noble rôle qui pût dévoloir à un clysopompe. Ils me chargeaient de rendre sa bien-portance à une femme délicieuse, aimée sans doute, car elle avait sous les regards un cercle mauve venu par une autre voie que la maladie, à une femme, dis-

je, pareille à Vénus même, et atteinte, sans nul doute, maudite en soit la fatalité ! de ce mal épouvantable : la constipation.

Cependant, la soubrette s'apprêtait à me rendre utile. Le médecin brandissait toujours ses ordonnances en braillant et me remplit d'un liquide tiède et parfumé. On me mania pour voir si je fonctionnais bien. Tout cela se fit avec une majesté à laquelle je fus sensible. Disons-le : même quand on est petit instrument médiocre, l'orgueil vous vient tôt devant des instruments plus vils. Ainsi me gonflais-je de prétention, me voyant entouré de tant de soins. On me huilait, on me tripotait avec autant de délicatesse que si j'avais été un collier de diamants. Que voulez-vous ? On a ses petites vanités de clysopompe… Alors, soudain, je ne vis plus rien. La belle dame malade s'était assise sur moi. Sa robe de chambre m'entourait d'un rempart pudique. Je m'apprêtai donc avec gravité aux services qu'on attendait de mon bon vouloir.

Mon caoutchouc est déroulé et son extrémité ivoirine va où il faut. La soubrette manie la mécanique. Je suis heureux, je me gonfle d'orgueil, je joue presque le rôle d'un amant fervent…

Crac ! On me lâche, la malade, comme guérie, se relève d'un trait. Le médecin reste pantois sans comprendre, et d'un coup de pied on m'envoie à l'autre extrémité de la pièce en disant :

— A-t-on idée, un clysopompe pareil, il siffle… Sans doute, sans m'en être aperçu, avais-je l'embouchure mal faite. Je n'eus pas le temps d'en savoir plus. La blessure du coup de pied était mortelle. Mon âme s'envola…

04

Je me demandais souvent, lorsque j'étais femme : quel plaisir peut-on prendre à être puce ? Hélas ! un moment vint où je pus répondre à cette étrange question. Je me vis, ayant expiré comme clysopompe, devenir une gracieuse bestiole, grosse comme un grain de macouba ; et je sautais dans la toison serrée et fine d'un joli chat d'appartement.

L'avouerais-je, me sentir douée de vie et agile comme un rayon de soleil, me consola dans mon malheur, Une puce, c'est bien peu, quand on fut femme et mieux : amante d'un grand prince, Mais c'est pourtant plus que de se connaître un simple objet sans mouvement, une de ces matières inanimées dont a fait à volonté, ceci, cela ou autre chose. C'est supérieur même à un de ces instruments qu'on peut soumettre à toutes les humiliations. Car enfin, je m'en apercevais à ce moment-là, juchée sur la tête plate du chat qui formait mon logis : le rôle précédent joué par moi n'avait, en vérité, rien de si honorable. Je m'y étais complue, pour des raisons subtiles, et parce que je n'avais pas encore dévêtu tout à fait mon âme de femme pour qui tout de son corps est noble et charmant. Mais le service que, clysopompe, j'avais commencé de rendre restait pourtant sans beauté. Enfin, n'y pensons plus ! Me voilà puce, jolie puce, charmante puce, de couleur châtaigne, rapide et preste, et je suis prise du vertige des voyages, tant mes précédentes immobilités m'avaient pesé.

Je parcourus ainsi tout mon chat. Je le visitai de la queue, qu'il portait longue et touffue, au museau, sur lequel il passait souvent une patte souple et chatouilleuse. Je l'inspectai partout, et, mon enquête faite, j'en vins à songer que telle exploration ne

suffit point à remplir la vie d'une puce. Nous avons sans doute, nous aussi, des Amériques à découvrir…

Soudain, comme je méditais, balancée délicatement sur un poil de moustache, et rêvant de terres lointaines, on entra dans le boudoir où songeait silencieusement le chat, mon domicile et mon domaine. Ce fut une charmante demoiselle qui parut, toute rose d'avoir couru, j'imagine. Elle empoigna aussitôt le charmant animal, ma propriété, et le leva en l'air en criant :

— Bonjour, minet !

Peu s'en fallut même que je ne tombasse de la moustache et Dieu sait ce qui me serait advenu, mais je me rattrapai, après une cabriole, aux pattes de ma demeure forestière, et pestai contre les fillettes sans vergogne.

Cependant la survenante caressait aussi l'échine du chat qui se mit à ronronner. Je ne sais si vous êtes comme moi, mais je déteste cette musique. Elle est banale et sans douceur. Bref, je fus si tôt exaspérée, que, choisissant un moment favorable, je sautai sur le bras de la jeune fille, de là sur son corsage. Alors, je trouvai un orifice par lequel je gagnai sa peau et, m'y croyant en sûreté, m'arrêtai pour respirer.

Je dois le dire, les paysages que je voyais là me parurent neufs. Toutefois, les cachettes y restaient rares. Et la nécessité d'en trouver une se manifesta tout de suite, car l'enfant, qui m'avait entr'aperçue, quitta son ami le félin-orgue, et courut dans la maison en criant :

— Maman, j'ai attrapé une puce !

Elle vint ainsi à une vaste chambre où, couchée, une belle dame somnolait, qui dit :

— Suzon, va-t'en, si tu me la donnais, ta puce ?

L'adolescente rétorqua :

— Oh ! toi, tu la trouverais vite, mais moi j'ai peur de ces bêtes-là…

La mère fut certes émue. Elle consentit donc à garder son enfant empucée, mais afin de conserver aussi sa quiétude, elle ordonna :

— Je vais te la tuer ta puce. Déshabille-toi !

Ainsi ma vie se trouvait soudain menacée. Ah ! maudit m'apparut le moment où j'avais quitté la toison de mon ami chat, pour obéir à cette rage voyageuse qui me plaçait maintenant en terrain découvert, risquant la mort sans pardon. Je voulus gagner le lit et, de la jeune fille, fis un bond magnifique, une sorte de record du monde. Sitôt sur les draps, je me faufilai dans un repli et voulus attendre sans faire parler de moi.

Par malheur, on m'avait vue. Poursuivie, parmi les cris de mes chasseresses, je me ruai de-ci, de-là, essoufflée et désespérée, sentant ma fin prête, jusqu'au moment où, presque saisie, je me dérobai dans la chemise de la maman qui poussait des cris aigus.

Là, je n'aurais pu vraiment éviter de succomber si, oh bonheur ! je n'avais mis, oserais-je dire, la main sur une petite réduction intime, une sorte d'échantillon de la fourrure dans laquelle, sur mon chat, je m'étais trouvée jusque là si heureuse. Alors, immobile et bien cachée, j'attendis la fin du pourchas.

Peut-être eussé-je évité les malencontres qui vont suivre, si la maman que j'avais envahie fût restée avec sa fille, car je remarquai bien qu'en présence de l'adolescente elle cessait de me quérir au lieu sagement protégé que j'avais élu.

Hélas ! trois fois hélas ! à ce moment-là entra l'époux. Il embrassa, à ce que je compris, sa progéniture et l'expédia illico, puis…

Puis quelques minutes après, alors que je m'y attendais le moins, je me sentis à demi broyée, comme si j'étais entre un marteau et une enclume. Je voulus fuir, trop tard ! Au troisième coup d'assommoir, ma vie s'évapora et je me retrouvai à la disposition du diable qui devait à nouveau ne pas me rater…

05

Certes, la métempsycose est une réalité admirable. Elle aide à comprendre les choses du monde et fait voyager utilement, sinon en des lieux très variés, du moins sous des espèces fort différentes. On se trouve tantôt baignoire et tantôt plumeau, épingle-neige ou ophicléide. Soit ! Mais est-ce un sort que de se découvrir savonnette ? Ce n'est pas, bien entendu, que je voie rien d'humiliant dans le fait lui-même. D'ailleurs, je devins une savonnette de luxe. Ma maîtresse était jeune et jolie, et ce me fut un plaisir que d'aider à polir et parfumer les coins les plus secrets de son joli corps. Mais, savonnette, on semble, le premier jour, grosse comme ça, le second, un peu moins, et le cinquième, on n'est plus rien du tout.

En plus, il faut bien l'avouer, on garde toujours de l'estime pour les objets de durée, mais on se moque par trop de ceux dont la vie est une petite mort… Si je mourus jeune comme caleçon, cela tenait à mes vertus aphrodisiaques et on peut s'en énorgueillir. Tout le monde n'est pas excitant, fichtre ! Je succombai donc, caleçon, sur la brèche, au combat et face à l'ennemi. De même clysopompe, on me maltraita parce que je refusai de donner des lavements et le la en même temps.

Puce, je fus prise comme au piège. Ce n'est en rien un crime ou une faute de ma part. Néanmoins, je me promettais bien, si ma destinée voulait que je fusse à nouveau quelque animalcule intime et parasite, d'éviter ces petits pelages sans protection qui jouent sur le corps humain le rôle des fausses fenêtres dans l'architecture. Du moins, à ce qu'en dit Pascal, savant pour qui j'eus toujours une grande dévotion, malgré sa mauvaise vessie…

Bref, à ma quatrième transformation, je m'éveillai savonnette. Vous pouvez croire que j'étais coquette et pimpante, tout fraîchement sortie d'une boîte capitonnée, polie et rose, avec mon nom gravé sur le ventre : Muguet. Je devais sentir le muguet. Quelle charmante odeur, évocatrice des fleurettes blanches, jolies comme de l'orfèvrerie et portant bonheur. Je ne savais pas encore mon sort et me rengorgeais sur une table de marbre rose, comme les marches du poème que signa Musset. Mais le marbre rose est plus fait pour garder des colifichets de toilette que pour supporter le pas insolent du bipède humain.

Je savourais donc ma quiétude lorsqu'entra dans le cabinet de toilette une charmante jeune femme qui chantonnait un air canaque. J'en fus toute dilatée de joie, car j'aime la musique.

Au début, tout se passa bien, on me prit, on me flaira et on essaya la qualité de ma mousse.

Je fis tous mes efforts afin de mousser comme il faut, et j'y réussis. On se servit ensuite de moi pour des soins qui ne se content qu'en vers, et à petit tirage. Rien de mieux. J'aime être en intimité avec les gens et je goûte l'aristocratie des choses dont le détail réclame la poésie. Ce jour-là, je fus donc presque totalement heureuse, quoique, à la fin du jour, mon épiderme s'attestât déjà

— Je vis entrer une personne charmante (page 10).

un rien usé. C'est à peine si le nom : Muguet, se lisait encore. Enfin, mieux vaut avoir du bonheur et mourir jeune. Une savonnette peut se permettre plus d'impassibilité devant la destinée que la Jeune Captive de Chénier.

Àtabler sur mon usure des débuts, je pouvais compter sur trois semaines d'existence. Ce n'est pas rien.

Hélas ! On fait des plans et des calculs, on croit prévoir un avenir tout en rose et déjà le malheur est chez nous. Le second jour, ma maîtresse vint me retrouver à la même heure que la veille. Je me prêtai à ses embrassements. Je moussai follement, autant comme savonnette qu'à cause du plaisir éprouvé. Les choses semblaient devoir rester délicieuses…

Mais voilà qu'un olibrius entre dans le cabinet de toilette. Il parle d'une grosse voix pareille à l'éloquence d'un romancier cicéronnant dans un haut parleur. Avec un petit cri, mon amie et propriétaire se retourne et, aveuglée pourtant par l'eau, j'ai le désagrément d'apercevoir… un charbonnier ! Oui ! c'est comme

je vous le dis, un charbonnier avec la tenue de sa profession. Une crasse ancienne rehaussée de taches plus récentes, couvrait son visage et ses mains.

Je m'attendais à ce que le manant fût jeté à la porte sur-le-champ. Entre-t-on ainsi chez une jolie femme en état de grâces, qui cause précisément avec sa savonnette ? Non, certes ! C'est un manque de politesse flagrant. Mais le charbonnier ne parut pas s'en apercevoir. Il cria :

— Madame, vous êtes bougrement jolie !

— Chut ! chut ! répondit mon aimée, que je me pris à détester. Tu vas attirer du monde !

L'autre se mit à rire si niaisement que j'en connus la colère, et ma mousse s'arrêta net…

Cependant, à ma grande honte, le charbonnier et ma maîtresse s'embrassaient à corps perdu — et trouvé. On me laissa choir à terre, piteusement, dans une flaque d'eau sale, et je pestai fortement. Ah ! si j'avais pu me faire entendre, je leur en aurais dit de vertes…

Non seulement ils s'embrassaient, mais ils faisaient mieux et pire. Ils oubliaient les lois sacrées de la pudicité. Moi, savonnette rose, j'en rougissais.

Et bientôt… Ici la voix me manque pour conter leurs turpitudes. Après un si lourd châtiment de Satan, pour avoir mis en doute son existence, je ne voudrais pas être punie pour entrer à 250.000 dans des détails faits à l'usage particulier des éditions rares et bibliophiliques. Et puis, on me traiterait de gâcheuse… Taisons-nous donc ! Je fus témoins, et, j'ose le dire, témoin indi-

gné, d'abominations. Ah ! c'est une bien grande misère que d'assister, impuissant, à des ébats aussi scandaleux. De ceux dont Naples, en son musée secret, conserve la mémoire sous forme de bronzes, marbre et fresques retrouvés à Pompéï.

Mais, comme disent les chiens amoureux eux-mêmes, il n'est si bons amis qui ne se séparent. Le charbonnier s'en alla. Je me revis seule, avec ma propriétaire, et prête à lui pardonner, car les savonnettes ont l'âme généreuse.

Elle était en bien triste état, hélas ! et maculée autant qu'un drap d'hôtel borgne. Aussi sentis-je que ma fin était venue. Pour la décrasser, je me dévouai jusqu'au bout, je me sacrifiai et je succombai héroïquement à la tâche. Avant de mourir, j'eus pourtant la satisfaction de le constater, elle était redevenue blanche, polie et suave. Elle criait même avec dépit :

— Ce salaud de charbonnier est un amant admirable, mais quelle crasse ! La prochaine fois, je lui ferai d'abord prendre un bain.

— Bien dit ! m'exclamai-je au moment de me dissoudre tout à fait, et avec une étrille…

06

Comme nous le savons tous, quand on change de vie, et que, de grain de café, on devient, par exemple, scie à découper, on ne se souvient jamais du temps intermédiaire. Oreiller, je me découvris donc oreiller, un beau soir d'été. Quel admirable temps il faisait ! Un clair de lune vénitien entrait à pelletées par une fenêtre ou-

verte sur les bocages théâtraux du Parc Monceau. J'entendais au loin rouler des autos qui prenaient des précautions de nurse pour éviter heurts et cahots à leurs habitants. J'étais chez des gens chics et dans un quartier chic. Mon duvet — d'eider, ma foi — aurait valu au moins deux cents francs le kilo, et ma taie… Rien que de me souvenir quelle magnifique taie me servait de chemisette, j'en suis encore toute remuée… Une taie en batiste de lin, fine comme peau d'oignon. Et mes ourlets à jour ! Et ma dentelle ? De la Valenciennes, ma chère, authentiquement faite en Suisse. Ah ! c'est une belle chose, le luxe !…

Je m'admirai donc avec délices, au clair de lune. Verlaine, qui était un rustaud, dit, je ne sais où, que le clair de lune fait sangloter d'extase les jets d'eau. Je ne sais s'il parlait là de la douche ascendante ou de la seringue de Diafoirus, mais cette image grossière est bien loin d'avoir la délicatesse des pensées que je cultivais comme oreiller. Oh ! la mélancolie d'un oreiller sous la lune du Parc Monceau ! J'en étais là de mes réflexions, et peut-être eussé-je mis en vers le souffle poétique qui me faisait gonfler comme un édredon, lorsqu'on entra dans la chambre dont j'occupais le lit. À la lumière, jaillissant ventre à terre d'une lampe Watts sise au plafond dans une crinoline de pongée tendre, je pus admirer les survenants. Car il y avait deux personnes : l'homme portait une petite tête de ouistiti au retour d'âge sur un long corps tout en fil de fer sans doute galvanisé. Il était obscènement maigre, et quand les basques de son frac lui battaient les mollets, on croyait entendre ses jambes vibrer comme cordes de harpe. À ces caractères, et à une sorte de hargne blette qui lui ressortait des bajoues, je devinai que ce fût le mari, c'est-à-dire le maître de la maison, le patriarche, comme dit Claude Farrère qui a le goût des vocables épiques, et, pour tout dire, le cocu.

La femme apparaissait semblable à une bacchante qui aurait épousé un duc et un pair. Elle étalait une chevelure ébouriffée et transparente dont la nuance, d'un roux violâtre, aurait fait damner le Titien (lequel s'est damné tout de même, je présume). Là-dessous, une tête ardente, riante et charmante, avec des yeux plus grands d'un doigt que ceux des portraits féminins de Van Dongen, une bouche ourlée par la plus divine et angélique des machines à coudre, un nez précieux à tenter les voleurs, et le reste à l'avenant. Quant à parler de ce que je voyais aussi de son corps, il me faudrait des mots plus finement attouchants que pattes d'araignée et des adjectifs en plumes de colibri. J'y renonce. Mais qu'on ne se figure pas, après cette idéalisation, voir mon héroïne semblable à une chaste Suzanne devenue madone à l'usage des peintres qui font dans le préraphaëlité ou le primitif. Ladite personne avait même une façon de présenter son décolletage qui l'étendait subtilement jusqu'à l'ombilic, et alors, toutes les comparaisons du cantique des cantiques naissaient en vous, champignonniquement…

… Bref, l'homme était moche, et la femme délicieuse. Je n'ai pas besoin ici d'en appeler aux faiseurs de romans et autres sculpteurs d'éponges, car il m'apparut nettement qu'un tel couple devait enfanter le drame et la tragédie de façon spontanée. Aussi, humble oreiller, je tendis toutes mes oreilles pour bien comprendre, deviner, interpréter ce qui allait se passer.

Il ne se passa d'ailleurs rien au début. Les deux personnages se trouvant dans ma chambre ne pouvaient concevoir d'autre idée pratique que de se coucher. Ils se déshabillèrent sans dire un mot et je vis bien que la cordialité des rapports maritaux, tant vantée pourtant par les discours de spécialistes, était ici absente.

Cependant, plus vite dévêtu, et sans doute moins certain de ses grâces physiques, l'homme à tête de ouistiti académique, s'était mis au lit. Je m'aperçus alors que j'avais un voisin, un autre oreiller comme moi dont s'empara l'individu et qu'il brutalisa avec un sans-gêne irritant, à coups de poings, comme si le malheureux oreiller sans défense lui avait fait quelque chose.

— Vous vous couchez, ma chère ? dit enfin l'homme en fil de fer.

— Tout à l'heure, mon ami. J'ai des soins et des précautions à prendre pour la nuit, qui ne sont pas de votre ressort. Dormez, dormez ! J'irai vous tenir compagnie dans un instant.

L'autre riposta coléreusement :

— Et vous me réveillerez, de sorte que je ne pourrai plus me rendormir.

La femme eut un éclat de rire argentin ; je dirais. presque dorin, puisqu'on dit argenté et doré, car l'or donne une musique plus agréable encore que l'argent. Enfin, elle rit et susurra :

— Si vous restez éveillé, je vous tiendrai compagnie.

L'autre grogna :

— Vous ne pensez qu'à ça.

— Dame, comme vous n'y pensez jamais, pour le bon ordre, j'y pense pour deux.

Là-dessus, le silence revint. Je regardais faire sa toilette nocturne celle qui allait tout à l'heure reposer sa tête délicate et par-

fumée sur mon linon et mon duvet ; j'en pâmais d'ivresse enchantée. Elle allait et venait, demi-nue, puis nue tout à fait.

Cependant, le souffle du mari se régularisait et sibilait un rien. Le sommeil, ma foi…

Alors, la femme silencieuse comme un revenant, alla ouvrir une porte et sortit dans le couloir voisin. J'entendis chuchoter. Un amant devait se trouver là. Quel bonheur ! Le type simiesque et squelettique était justement fait pour ressembler au zébu, animal cornard et comestible…

Cependant, on n'entendait plus rien derrière la porte. Ah ! si j'avais eu des jambes, avec quelle joie j'aurais couru offrir mes services aux amoureux. Or, juste comme je pensais à cela, la femme revint. Elle rampa jusqu'au lit, écouta son mari dormant et avec des précautions de chatte, me prit et m'emporta…

Je trouvai place alors sur un vaste canapé, où l'on me fit témoin des ébats les plus charmants. Je prenais contact, selon les circonstances, tantôt avec les épaules, tantôt avec les jarrets, tantôt avec le mitan de ma maîtresse, durant qu'elle l'était, avec variété, d'un amant certes dévoué et énergique. Ce fut une heure exquise, comme dit le poète.

… Hélas ! le malheur veillait sur moi. L'époux dut s'éveiller. Il constata l'absence de sa compagne et de l'oreiller, prit un revolver et accourut. Je le vis, en chemise, braquer son arme sur celle qui, en ce moment même étayait sur moi ses formes les plus charnues ; je me dévouai, me mis d'un effort désespéré, devant… et… je reçus la balle en pleine plume, en plein cœur…

07

Lorsque je m'éveillai, une main dure me frottait à m'écorcher. Où étais-je ? Il me fallut cinq minutes pour en juger. Enfin, je reconnus qu'avec de l'émeri, on me polissait soigneusement. J'étais de métal précieux, pas tout entière pourtant, car un peu d'émail représentant, ma foi, Vénus sortant de l'onde, recouvrait partie de mon épiderme. Ma forme nouvelle fut aussitôt une curiosité à mes yeux. Il faut se figurer, réunis par une charnière et par une sorte de jambage central, deux parties bombées, l'une d'un large rayon, et portant l'émail dont je viens de parler, l'autre à deux courbes jumelles. Qu'est-ce que je pouvais bien me trouver devenue maintenant ?

Cependant, on continuait à me fabriquer, à me limer, à me faire reluire, à me donner toute une gloire qui, sans doute présageait un illustre destin. Je dirai mieux : on me traitait comme si j'eusse été une couronne royale. Mais quelle étrange forme de tête aurait dû avoir mon porteur pour que je lui allasse bien…

J'avais un côté, le devant, évidemment, puisque j'y portais mes émaux d'argent finement gravé de rinceaux et d'arabesques. L'attache qui joignait mon devant à mon arrière, cette petite courbe élégante et nue qui se fermait par une serrure délicate, à entrée en trèfle, avait été polie comme un miroir, c'était vraiment une jolie chose. Comme j'étais curieuse de deviner mon avenir.

Alors, au moment où l'on finissait de m'astiquer, une femme — sans doute l'épouse de celui qui travaillait mes grâces — entra et vint admirer l'ouvrage.

— Elle sera jolie, hein ? dit l'homme en me présentant avec orgueil.

La femme me tourna et me retourna.

— Oui-dà ! mais j'aime mieux que ce soit pour une autre que moi.

Le polisseur ricana.

— Ça serait utile à beaucoup.

— Merci ! et pour l'autre sexe, afin d'être égaux, il faudrait un étui de clarinette bouclé également par une serrure à secret ?

… LE CHARBONNIER ET MA MAÎTRESSE S'EMBRASSAIENT À CORPS PERDU…
(PAGE 18).

L'homme n'écoutait plus sa femme et maintenant régularisait soigneusement la languette par laquelle débutait, devant, le lien entre mes deux côtés. À cet endroit était pratiquée une petite ouverture faite de deux ogives opposées. Les bords en étaient relevés à l'extérieur, de sorte qu'aurait été mal inspiré le personnage ayant idée d'y porter le doigt. Quand cet orifice élégant fut parfaitement harmonieux, il y traça au burin quelques courbes gracieuses puis vint à l'opposite. Là, un autre trou avait été fait, mais rond, celui-là, et garni tout autour de pointes aiguës, comme si l'on avait craint un assaut. Que pouvaient bien signifier tous ces détails. Je me devinais un objet estimablement précieux, mais à quel usage, Seigneur ?

Lorsque le soir tomba enfin, on m'abandonna. Je fus soigneusement enveloppée d'une serge rouge, mise dans une armoire, et je me pris à réfléchir sous l'excitation de la curiosité.

Àcôté de moi, somnolaient d'étranges objets, car, je le devinais, mon actuel possesseur et fabricant était orfèvre. Je vis ainsi un ex-voto d'or très curieux. Il y avait, gravé dessus en latin : en conséquence du vœu qu'a fait Jacqueline Guiboquet, miraculeusement guérie. De quoi avait été guérie Jacqueline Guiboquet ? Il ne me fallut pas longtemps pour le deviner, car la partie malade avait été reproduite en ronde-bosse, au centre de l'ex-voto. Sans nul doute, la reconnaissante personne souffrait-elle naguère d'hémorroïdes…

Je vis également un bibelot ciselé représentant une cravache et deux étriers, et on avait gravé dessus à l'eau. forte : Après dix ans de mariage, offrande symbolique d'une épouse bien montée à son écuyer d'époux. Ce discret et charmant cadeau me rappela de chers souvenirs, grâce à quoi je faillis pleurer. Hélas ! que n'étais-je encore en mesure d'offrir de tels témoignages à un cher amant ! Mais il me fallait solder désormais à Satan le prix de mes incrédulités.

Et toujours je demandais aux bibelots voisins : « Savez-vous ce que je suis ? » Ils ne me répondaient point, Tous avaient une morgue d'ancien régime qu'on ne rencontre heureusement plus. Je vis bien que ces objets étaient nobles, car l'ex-voto portait des armoiries que je lus ainsi : de sinople à la houssette de vair enguichée, et le souvenir marital était blasonné d'hermine au gousset d'or. Moi, je ne pouvais évidemment lutter, avec ma petite roture, contre de si grands personnages. Pourtant, mon père eut également des armes parlantes, il portait d'argent à une bisse languée de gueules, et j'ai repris aujourd'hui ce délicat souvenir sur mes cartes de visite.

Àla fin, la nuit passa. À travers les jointures de la porte, je devinai, au fond de mon armoire, que le jour se levait. Le bruit emplit la maison. Je songeai que sous peu de minutes, des mains humaines me manieraient à nouveau, et comme, pour se trouver transformé en un incompréhensible truc d'argent émaillé, on n'en reste pas moins femme, je connaissais, en attente de cet événement, de doux et heureux frissons.

De fait, on me sortit bientôt du refuge où j'avais passé une si mauvaise nuit, L'homme de la veille me reprit, m'examina partout à la loupe, toucha ici, frotta mes orifices, les palpa, grava là, me fit reluire de la paume, enfin, me prépara comme pour une grande cérémonie, et je compris que l'heure était venue pour moi de changer de mains. On m'avait peut-être faite sur commande et le preneur allait arriver. J'attendis, bourrée d'anxiété.

On me plaça délicatement dans un écrin de galuchat, cuisse de nymphe, doux et parfumé à faire pâmer. À travers l'ouverture, car l'écrin bâillait comme une huître, je regardais le bijoutier polir maintenant les hémorroïdes d'or, Il semblait fort heureux.

Du bruit, on entre ! J'entends frapper des bottes et tinter des éperons. Une voix forte sonne :

— Eh bien, maître Tamboneau, sommes-nous prêts ?

L'autre répond, la barrette en main, humblement :

— Oui, monsieur le baron !

Et il me prend avec orgueil pour montrer mes grâces à son client.

C'est un concert de cris admiratifs.

— Qu'elle est belle, on la mettrait rien que par plaisir.

— Et regardez s'il serait bien traité le drôle qui tenterait l'effraction par devant !…

— Tout comme par derrière, rit largement la femme du bijoutier, venue se réjouir à l'entrée.

— Magnifique, crie encore le baron. Vous m'en ferez deux autres. Celle-ci est pour ma femme, mais j'ai deux maîtresses.

— Monsieur le baron est paillard ?

— Mordiable, je vous crois, Tamboneau, et jaloux. Aussi me faut-il tout un lot de ces « ceintures de chasteté ».

Je perdis aussitôt de vue l'homme qui m'avait si soigneusement mise au monde et celui auquel dorénavant j'appartenais. Car on m'emballait avec soin, papiers et ficelles. Je compris que le baron, ayant payé son dû, me faisait porter par un laquais chez lui où je prévoyais une curieuse suite d'aventures. Les derniers mots ouïs de mon nouveau maître avaient, en effet, déchiré le voile de mystère dont je m'entourais à mes propres yeux jusqu'ici. J'étais une « ceinture de chasteté ». On sait peu, aujourd'hui que mes réincarnations sont terminées et qu'il a passé plus de deux siècles depuis le temps où elles florissaient, ce que furent exactement ces objets étranges. Qu'on imagine donc, pour comprendre leur création, l'amant ou le mari jaloux, ayant méfiance des gardes, des murs, des portes et de tout, sauf de la femme même, pourvu qu'elle soit cadenassée pour l'amour… Et quel plus magnifique moyen de réussir ce cadenassage, sinon par une ceinture, faite à la mesure spéciale de la personne et serrant les hanches de si près qu'on ne puisse rien passer entre elle et la

peau ? Une croisette passe entre les jambes, rendant impossible l'enlèvement de cette ceinture, tout aussi bien que son déplacement. Dans cette croisette, les parties correspondantes aux ouvertures excrétoires sont ajourées selon la forme convenable. La porteuse de cette armure est peut-être un rien gênée pour s'asseoir et marche en canard. Au vrai, seule la chaise longue lui est un endroit supportable. Mais qu'importe au mari. Sa femme est murée de toutes parts. Il détient la clef des défenses et ne craint ni l'assaut au pont-levis, ni celui à la poterne. Il triomphe donc, et cela lui suffit. Que son épouse souffre des coins un rien, peu lui chaut ! Je me trouvais appartenir à un de ces féroces galants dont la peur du diable se limite à la peur des cornes. J'allais sous peu chausser les charmes d'une femme certainement adorable, et je me promis de faire tout le possible pour perdre à son bénéfice mon nom et ma renommée de défense inexpugnable. Je me disais, au fond de mon écrin : Il en aura, car la morale des ceintures n'avait pour moi aucun attrait.

Bientôt, je compris que nous étions arrivés, le baron, le laquais et moi au lieu même où l'on me destinait à désobliger une beauté. Je fus déballée, on ouvrit brutalement la boîte de galuchat où je reposais, et je fus brandie avec colère par le baron qui, se sentant chez lui, perdit tous ménagements.

— Madame, dit-il, je vous apporte un objet qui dissipera vos vapeurs.

— Lequel, mon ami ? répondit doucement une exquise blonde étendue sur un sopha et qui lisait un livre.

— Voilà !

— Mais qu'est-ce ?

— C'est, Madame, la protection des époux menacés d'avoir ensemble deux vertus fâcheuses : les bois et la chance au jeu.

La femme avait rougi, mais impassiblement elle continua :

— Si vous vouliez, Monsieur, vous exprimer autrement que par énigmes, je vous en aurais grande obligation.

L'autre reprit :

— Vous faites la mijaurée, Madame, mais je sais toutes vos fredaines et me suis promis que vos amants ne viendraient plus chevaucher sur mes biens. Ils regarderont la terre promise, s'ils veulent, mais ce sera tout. Ceci est une ceinture de chasteté. Vous allez immédiatement vous dévêtir et l'endosser (j'allais dire un autre mot). Faites vite, car je suis attendu chez le Roi.

La jolie blonde haussa les épaules.

— Vous êtes fou, Monsieur !

Écumant, le baron hurla :

— Ah ! je suis fou ! Eh bien, Madame, je vous dis que dans dix minutes, vous allez posséder cette courtine autour des charmes secrets dont vous faites si cavalièrement (c'est le mot) goûter l'agrément à des galantins. Faites-le, ou, par la papesse Jeanne, je vais quérir mes pistolets et vous étends roide sur ce sopha témoin d'autres morts provisoires et insupportables à un époux d'honneur. Choisissez, ou la ceinture ou la pistolade !

La femme se leva avec ironie.

— Essayons donc votre tortue, Monsieur. Dieu qui m'a fait votre épouse veut aussi que je fasse votre volonté, surtout lors-

qu'il appert — c'est le cas — qu'une apoplexie vous menace, dont je veux éviter le remords.

Elle se mit donc nue, en gestes précieux, lents et maniérés. Cela faisait bouillir de rage l'époux sinistre et guindé, qui la regardait sans joie, mais n'osant rien dire, de crainte qu'elle revint sur son acceptation. Lorsque la baronne fut donc privée même de sa chemise, elle prit un air narquois pour se nantir de mouches et de poudre aux lieux mal accessibles lorsqu'on porte trois jupons et une robe à paniers.

Le baron semblait sur des tisons. Sa face s'empourprait de fureur impuissante, à se voir narguer ainsi. Volontiers fût-il sauté sur sa femme qui, en cela, lui devait aussi obéissance, pour satisfaire d'abord la lubrique paillardise dont il commençait d'ardre. Mais il était attendu au Palais du Louvre, puis il avait peur, dans les affres du plaisir, de ne pas refuser ce qu'on lui demanderait de pire, et évidemment d'abord de jeter la ceinture, si charmante pourtant, et d'un coût considérable, en quelque cul de basse fosse, ce qu'on peut traduire par vendue au poids de l'argent au plus proche brocanteur.

La scène dura près de dix minutes. Le baron, d'un rouge qui tournait au bois d'acajou, la baronne, nue comme une fourchette, allant et venant dans l'appartement, et montrant, avec une vergogne de petit module, ses charmes sous tous angles et sous toutes courbes. Quel tableau !

Enfin, elle se mit à lisser l'ongle de son petit orteil. On sait, ou l'on devine, qu'en cette posture, et juste à deux pas du témoin aussi congestionné qu'une vessie pleine, c'était plus qu'il n'en eût fallu pour débaucher saint Antoine et même son innocent porce-

let. L'effet se fit. N'y pouvant plus tenir, le baron empoigna son épouse, dans un irrésistible désir. Il criait, la voix rauque :

— Manon, ma chère Manon, je t'adore !

Mais, triomphante, la femme se dégagea à demi :

Que faites-vous, céans, mon cher ? Soyez un peu plus sage et donnez-moi cette fameuse ceinture ?

— Non, Manon, d'abord, il faut…

— Paix, s'il vous plaît. Le Roi vous attend.

— Je veux, je veux…

Mais vous êtes fol de m'étreindre ainsi. Vite, la ceinture. Vous êtes venu pour me la faire mettre…

La lutte continua un instant. La finaude faisait tout son possible pour rendre son mari délirant de désir. Lui ne savait déjà plus où il en était. Enfin, lui parlant à l'oreille, elle le questionna. La face empourprée, il acquiesça à tout. Elle sonna, nue encore, et quasi possédée, mais la pudeur n'était point son fort. Une soubrette vint.

— Marie, prenez cet objet, là, sur la table. Oui, allez à la cuisine, cassez-le à coups de marteau et courez vite le vendre au chiffonnier, à l'angle de la rue Pute-y-Musse.

— Mais… dit le baron plus qu'aux trois quarts vaincu.

— Taisez-vous, chuchota la baronne, ou je me retire.

Et le baron se tut, loin du monde, comme perdu dans le Sahara des voluptés.

Cinq minutes après, ma vie était accomplie. J'avais été gardienne, des chastetés par hypothèse et encore moins d'un jour…

08

— Madame, c'est dix écus.

— Dix écus pour ce petit bout de soie que vous baptisez jupon.

— Dix écus, madame, parce que vous êtes charmante, parce que cette couleur gorge-de-pucelle vous siéra miraculeusement, parce que…

— Ah ! ça, demoiselle Agnès, vous me faites payer aussi vos compliments. Mettez-en un peu moins et que ce soit sept écus.

— Sept écus, mais, madame, ce serait ma ruine ! Il ne me resterait plus qu'à mourir ! Sept écus… Tenez mettons huit ?

Ce disant Agnès, délicieuse marchande de lingeries et fanfreluches, voulant tenter Palmyre O'Nana, la danseuse amie du digne marquis d'Escoupine, me passa la main sous la peau et m'étendit sous le regard bleu de sa cliente, car le jupon de dix écus, — réduits à huit — c'était moi.

Sur un comptoir de chêne poli, des soieries frissonnaient

— Je trouvai alors place sur un vaste canapé (page 23).

comme des chairs émues. Un parfum de pamoison flottait partout. À droite et à gauche de la belle Agnès, deux petite futées re-

gardaient la scène avec des mines de chat dont on caresse l'échine.

J'étais donc revenue à la vie un beau jour, et dans ces heureuses circonstances, sous des espèces juponnières.

Cependant, Palmyre O'Nana, avant de se décider à me payer huit écus, voulut m'admirer un peu mieux. Elle me plia, me tapota et me glissa une main odorante partout. Elle crut enfin m'avoir découvert un défaut et dit :

— Tenez, Agnès, voyez ici ! Comme c'est mal tissé cette soie. Décidément, j'ai eu tort de vous en offrir sept écus, Cinq auraient suffi.

Agnès, offusquée, sentit la colère lui venir, je le devinai. Elle me prit d'une main irritée, me replia et me remit dans ma boîte en murmurant avec âpreté :

— Madame, je ne sache pas que le marquis d'Escoupine vous ait reproché les défauts de « tissage » de votre peau…

— Que voulez-vous dire, ma chère ? questionna Palmyre.

— Rien plus que ceci : vous avez bien certaine fraise large d'une main sur la croupe, au mitant de la fesse droite, c'est-à-dire fort visible et disgracieuse. Est-ce que M. d'Escoupine vous demande un rabais pour ce que vous lui vendez ?

Palmyre avait rougi. Mais il est toujours mauvais que vos secrets soient aux mains de ces petites marchandes caqueteuses, qui en font des gorges chaudes, et vous discréditent près des amants de demain.

Il venait beaucoup de gentilshommes, chez cette Agnès. Force était donc à une femme vivant un peu de sa danse, mais bien plus de ses charmes, d'amadouer l'irascible lingère. La souriante Palmyre se contraignit alors à répondre en plaisantant :

— Oh ! Agnès, pour du rabais, le marquis en a à revendre, et il m'en offre plus que je n'en voudrais.

Tout le monde se mit à rire, d'autant qu'un geste explicatif, dépourvu de toute équivoque, soulignait la teneur de ce rabais.

Les petites pucelles encadrant Agnès gloussèrent de joie en se regardant, et la plus jeune, avec la plus virginale figure du monde, souligna que pour elle, son amant s'attestait plutôt à la hausse…

Là-dessus, Palmyre O'Nana paya huit écus et m'emporta.

Comme ma maîtresse allait monter dans son carrosse devant deux laquais inclinés, glabres et passementés, un petit cri jaillit dans la rue, et une femme accourut qu'à travers le mince carton qui m'isolait du monde, je devinai âgée et familière.

— Palmyre, emmenez-moi dans votre voiture, j'ai une question à vous poser.

Toutes deux montèrent et le carrosse s'ébranla.

— Qu'achetiez-vous donc, chez Agnès ? demanda la survenante.

— Oh ! peu de chose, une juponnette comme le marquis aime à m'en voir porter.

Et elle me déballa. Je vis une face de procureuse, fardée et cynique, se pencher sur ma soie.

Il est joli, en effet. Mais on m'avait dit que vous le quittiez, ce bon d'Escoupine.

— Pensez-vous, madame Parisot. Et qui me ferait vivre ?

— Oh ! jolie comme vous êtes…

— En attendant, je garde ce que j'ai.

— Bon, mais renseignez-moi donc. J'attends chez moi, juste à cette heure, un grand, grand personnage, un ministre, pour ne rien vous cacher. Il m'a dit : « Je veux une fille rouée, habile, dévergondée, et si possible portant sur la peau, en un endroit dont la contemplation soit facile, ce qui me plaît le plus au monde dans les corps féminins : quelqu'une de ces taches de lie de vin ou framboise qui me mettent en transe amoureuse. Connaissez-vous ça ? Vous me la présenterez vêtue d'un simple jupon couleur rose éteint, et…

— Dites donc, madame Parisot, interrompit brusquement Palmyre O'Nana, c'est bien sérieux, tout ça ?

— Si c'est sérieux, ma petite, mais plus encore qu'un registre du Parlement, sérieux comme le carême, comme le bourreau et comme un gigot trop cuit.

— Eh bien, tenez !

Et impudiquement, ma maîtresse se troussa. Elle prit ensuite la posture d'un quadrupède, montrant à nu, dans un écrin de linons et de satins, l'envers de sa figure, où s'étalait la tache dont Agnès avait parlé.

Mme Parisot poussa un cri admiratif.

— Mais, ma belle, nous allons tout de suite retrouver le ministre. Faites tourner bride à votre cocher.

— Hein, murmurait orgueilleusement Palmyre, ce n'est pas une simple groseille, c'est tout une bassine. Et qu'offre-t-il, votre amateur de fruits ?

— Mille livres.

— J'en veux deux mille pour moi, sinon je vous quitte.

— Venez, venez ! C'est l'argent du Roy, il trouvera bien moyen…

. . . . . .

Dix minutes plus tard, dans l'hôtel fameux rue Tétonnière, où régnait Mme Parisot, de son métier, maquerelle, Palmyre se dévêtait en hâte et me montrait un corps en tout semblable à celui de ces nymphes divines que sculptèrent jadis les Grecs. Elle me mit à cru sur elle, et, ainsi attifée, s'étendit sur un divan en lisant un joli volume illustré, dont l'auteur était le sieur Piron : Vasta, reine de Bordélie.

Et le ministre apparut. Il était simple et bienveillant, mais ses yeux voulaient tout voir et ses mains tout prendre, En peu de minutes, la douce O'Nana ne fut plus pour lui qu'un chiffon, tout comme moi…

Il abusa de nous deux.

Le lendemain, on vint me chercher sur le champ de bataille, où je gisais chiffonné et sali. Abandonné, je menai dès lors une

vie de débauche, chez la Parisot, et recouvris les charmes de ses « ouvrières ». Je ne revis jamais Palmyre, et quelques semaines plus tard, comme j'avais perdu mon lustre et ma grâce, une fille, qui se nommait la Gamahuche, se servit de moi comme essuie-bain… Ainsi se termina mon destin de jupon.

09

Quel beau soleil il faisait, ce jour-là ! Dans un joli ciel de lapis-lazuli, d'un bleu à donner le vertige, de petits nuages couraient follement en se faisant des mignardises. La rivière se déroulait avec indolence, en méandres alanguis, entre deux rives de verdure claire, où çà et là s'étalaient aussi de minuscules anses de sable fin. Il faisait chaud. L'air sentait le lilas, le foin coupé depuis la veille et la cire à cacheter. Un joli silence, un silence ornemental, comme devraient le cultiver les conférenciers des salons mondains, un silence tout en petits bruits imperceptibles et fondus dans la masse, m'entourait et m'aurait donné envie, si j'avais alors connu cette littérature, de réciter le « Lac » de Lamartine en pleurant sur la brièveté de tous les bonheurs…

Je gisais sur l'herbelette, vierge encore de pas humains, dont les tigelles me chatouillaient doucement. Une libellule se posa un instant sur ma frange. Elle était bleue comme de l'or et fauve comme une fleur de lavande. Ensuite, une fourmi amicale me grimpa sur l'échine, suivie par un insecte charmant d'un rose vert-de-grisé qui défiait les mots et la peinture.

Et le soleil, de ses rayons allongés comme les tentacules d'un poulpe de feu, me passait sa chaleur sur la trame, avec une cor-

diale circonspection.

J'étais devenue serviette, et même serviette éponge…

Cependant, tout près de moi, j'ouïs soudain de petits cris. D'un buisson où, sans doute, elles se déshabillaient, deux jeunes filles sortirent en courant. Leurs rires flottaient dans l'air, comme des fils de la vierge. L'une était nue, d'une nudité si délicate qu'on la devinait ignorée jusqu'à ce jour de tous regards humains. L'autre portait une chemise encore, et semblait beaucoup plus galante, parce qu'au vent de la course on voyait, par brefs intervalles, des recoins de chair qu'ensuite leur brusque effacement certifiait défendus. Car le retroussis constitue, à proprement parler, ce que les sots nomment érotisme. Rien n'étant plus parfaitement pur et étranger aux désirs salaces que la totale nudité.

Cependant, la jeune fille en peau avait rattrapé sa compagne et s'efforçait de lui enlever sa chemise. Elle y parvint enfin et brandit son trophée comme un drapeau. L'autre, d'abord honteuse et s'efforçant en vain de dissimuler d'un corps charmant ce que peuvent cacher deux mains de fillette, finit par se résigner et gambada enfin allègrement.

Moi, humble serviette, je me sentais, parmi cette gaieté, au sommet du bonheur.

Àl'eau ! à l'eau !

La plus hardie des jeunes filles s'élança sur une petite plage et piqua dans la rivière. Avec un éclaboussement de gouttelettes pareilles à des brillants blancs de deux ou trois carats chacun, son joli corps s'enfonça sous la nappe d'eau d'un bleu rabattu et translucide. L'autre adolescente regardait et hésitait.

— Allons, viens vite ! cria la nageuse à sa compagne, qui s'était approchée pas à pas jusqu'au bord, mais n'osait faire plus, sinon tapoter l'eau du bout des orteils.

Enfin, la peureuse osa s'enfoncer d'abord, en frissonnant jusqu'aux jarrets. Il y eut alors une halte. Mais, encouragée par les rires de son amie qui flottait à ce moment au milieu de la rivière, la timide alla un peu plus profond. Lorsque l'eau lui saisit les aines, elle eut une sorte de frisson et leva les bras comme pour s'évanouir. Alors le courage lui vint, et une crainte de se tenir longtemps à ce point exact. Elle s'enfonça d'un trait jusqu'aux seins, à demi suffoquée, se frottant la poitrine avec une sorte de hâte nerveuse, puis se laissa aller. Elle nageait aussi bien, la première émotion passée, et les deux jeunes filles se mirent à évoluer souplement dans la fraîcheur liquide sur laquelle un ardent soleil esquissait la danse du feu.

Cinq minutes passent. Les deux ondines se battent maintenant à coups de claques d'eau. D'une main en pelle, elles se jettent au visage un étincellement fluide. Leurs rires joyeux sonnent entre les deux rives herbues et solitaires. La rivière suit impassiblement sa pente molle ; des insectes aux couleurs métallisées volent partout, le petit vent d'ouest couche avec délicatesse les herbes folâtres, et moi je suis heureuse au delà de ce qui se peut imaginer. J'avais été transformée jusqu'ici en objets baroques et intimes, tous de boudoir ou de cabinet. J'étais maintenant au grand air, au sein de la nature, et mon âme naturellement bucolique s'épanouissait…

Alors, j'entendis un petit bruit léger, vers ma droite. Je regardai et un grand frisson me parcourut. Sous une haie irrégulière,

deux yeux luisaient. Je devinai aussitôt la tête et le corps qu'ils servaient : un homme, un rôdeur, un satyre…

Cependant, les jouvencelles s'amusaient toujours. La moins audacieuse, craignant la fatigue, se rapprochait pourtant du bord. Enfin, elle prit pied et courut près de moi s'étendre sur l'herbe, où le soleil l'aurait bientôt mise à sec.

La seconde baigneuse s'était éloignée, Alors le drame naquit.

— Au secours, Annie, à moi !

Le rôdeur, sans calculer, sans réfléchir, sous le coup de fouet de cette nudité si proche, s'est jeté sur l'adolescente. Il lui serre d'abord la gorge pour qu'elle ne crie pas. Mais elle parvient à se dégager un instant et appelle sa compagne. Le satyre à nouveau l'étreint, il brutalise le joli visage dont les yeux se ferment après qu'elle a poussé un soupir d'épouvante.

Elle est évanouie.

L'homme cependant va pour satisfaire son instinct. Mais Annie, la nageuse pleine d'audace, a entendu son nom. Elle nage furieusement, accoste, lève, sous la lumière son beau corps svelte, luisant de gouttelettes, et s'élance.

Le bandit n'a rien vu.

En dix foulées. Annie est à son côté, elle s'arrête, une hésitation visible la crispe. Que peut faire une fillette nue contre un homme mûr, robuste, brutal et armé sans doute ?

Mais il faut agir. Avec décision, elle me prend, moi, serviette destinée sans doute à essuyer ses charmes et que rien ne prépara jamais à devenir instrument de mort. D'un geste brutal, elle

passe la serviette autour du cou de l'individu haletant de désir. Il n'a pas deviné cette présence tant son rut l'absorbait. Il n'a pas le temps de se défendre, et subitement il est trop tard.

Avec une énergie effrayante, l'enfant noue la serviette sur la nuque du satyre, tire de ses forces tendues sur le nœud fait, et s'arc-boute désespérément…

L'étreinte de l'homme se relâche, garrotté comme le condamné à mort en Espagne, le souffle lui manque, il s'affaisse, une flamme tournoie dans son crâne, c'est fini…

Et les deux jeunes filles, vêtues en hâte, le cœur battant, me laissent dans la prairie redevenue déserte, nouée au cou d'un satyre déconfit et pâmé, mais non point d'amour.

10

Ma foi ! le jour où je me réveillais petit chien (pékinois), fut et reste un des plus désagréables souvenirs de mes réincarnations. On pourrait, à première vue, imaginer le contraire. Qu'est-il, en effet, de plus charmant, quand on a été jolie femme, sinon de se réveiller chien d'appartement ? Mais figurez-vous qu'au moment où je pris contact avec les choses, justement, un démon de chat, un minuscule chat, noir comme le Styx et malin comme un ouistiti, aux griffes plus pointues que certain stylet en langue de

…la jeune fille en peau avait rattrapé sa compagne (page 38).

En réponse à ma plainte lamentable, aussi harmonieuse pourtant que celle du chien Riquet, qui, naguère, conversait d'égal à

égal avec Anatole France, je reçus illico un coup de pied. Il me venait d'un officier en grand uniforme qui se tenait précisément aux genoux d'une jolie femme, ma propriétaire, et lui faisait sans équivoque une déclaration que je venais d'interrompre…

C'est alors que je pus admirer ce nouveau décor de ma vie. J'étais allongée sur un coussin de peluche, couleur baiser d'infante, devant un canapé à six pieds, en tapisserie figurant les exploits de la grecque Paxamô, laquelle, comme chacun sait, reçut d'Aphrodite, elle-même, révélation des douze techniques d'amour et les utilisa, dans sa vie terrestre, avec assez de bonheur pour que son nom devînt immortel. On voit que les deux amoureux, l'officier et l'objet de sa flamme, sur un canapé semblablement inspirateur, n'avaient que l'embarras du choix pour se… complaire… Je venais donc, par malencontre, de jeter au sein, si j'ose dire, d'une idylle, la musique, certes délicate, mais inattendue de mes abois. Et tout cela, par la faute d'un chat noir ! C'était, à mes débuts canins dans la vie humanisée, jouer de malheur.

Cependant, le galant reprenait sa litanie d'éloges et d'appels passionnés. Il parlait, et ses mains cherchaient en même temps une route vers ce que les plus pudiques de mes censeurs m'autoriseront à nommer le secret sentier. C'est bien en Amour que tous les chemins mènent à Rome, comme, si j'ose l'insinuer, au temps de la splendeur latine, toutes les voies de l'Empire menaient au forum, et mieux encore, au figuier de Romulus dont l'abbé Thedenat a défini savamment l'emplacement, D'ailleurs, retournez Roma, et vous avez amor. Bien entendu, parlant de figuier, je ne fais la figue à quiconque.

Bref, — cette petite digression a pour but de laisser agir notre amoureux — le canapé où Paxamô épanouissait son savoir aphrodisiaque, allait bientôt devenir un champ de bataille digne de lui-même.

La place, investie, ne se défendait plus que par un bastion. La poterne allait être forcée et le sacrifice consommé. À l'inverse des vestales qui, jadis, dans le cirque, ordonnaient la mort du gladiateur vaincu en abaissant le pouce, la mort — il est vrai, elle n'est, en amour, que provisoire et « petite » — allait résulter, devant mes yeux ébaubis, d'un doigt levé !...

Hélas ! la vie déborde de surprises. Un proverbe dit qu'il y a loin de la coupe aux lèvres. Faut-il parler de coupe ici ? Le certain c'est, pour m'exprimer familièrement, qu'un incident la coupa à l'officier prêt de conquérir une noble place, car le canapé, comme s'il n'attendait que cela, s'effondra d'un coup, précipitant les amants à terre. En même temps, un cri de détresse, issu de deux bouches terrifiées, emplissait l'appartement, avec des jupes dévergondées ouvertes sur des paysages charnels et la poussière née d'un bois vermoulu, qui renonce à porter plus longtemps les choses de ce monde terraqué...

Catastrophe ! Le galant, ahuri, gît sur le ventre, encore rouge de ses espérances, hélas ! détrompées. Son épée est venue battre inconsidérément la fourrure du chat, mon ennemi qui miaule comme toute une jungle en folie. Ma douce maîtresse, engloutie dans les débris du meuble démoli, ne laisse sortir qu'une jambe, au bas écarlate, jarretée d'amarante, et qui se lève droit vers le plafond comme pour implorer la miséricorde du destin.

Elle crie :

— Baron, baron ! sortez-moi de là. J'ai une éclisse de bois qui m'empale.

Mais le baron a perdu le sens. Il semble nager ridiculement, et les basques de son habit retroussées, font voir sa culotte fendue, au grand dam des convenances.

— Baron, vite, vite, crie la dame, victime des malices les plus saugrenues d'un meuble démoli.

En même temps, elle s'agite en gémissant. Sa jambe a l'air d'un sémaphore. Bientôt, la pareille se lève à côté, dans une gymnastique propre à inspirer un photographe désireux d'imiter sur bromure l'illustration faite par Borel pour le Meursius François. Je me mets enfin, tant je suis ému, à aboyer de toute ma voix, et c'est la plus jolie scène du monde.

Cependant, le baron sort de sa torpeur. Il se relève par fragments, comme avec une fourchette à huîtres. Enfin, debout, il s'efforce de dégager sa maîtresse qui pousse des petits cris de douleur, car l'éclisse a dû faire des ravages…

Et brusquement, furieux de l'aventure et désirant passer sa colère sur quelqu'un, il me voit, m'allonge un grand coup de pied et m'expulse par le boudoir avec une désinvolture inadmissible.

Croit-il pourtant que je n'aurais pas su aussi bien que lui panser la blessure de ma maîtresse ?

11

Oui, ma chère, me voilà maintenant bidet. Qui le croirait ? Je n'ai certes jamais compris le mépris dont on a coutume d'entourer ce meuble galant, qui me paraît aussi gracieux, aussi digne et aussi moral qu'une caqueteuse, par exemple. Mais, malgré tout, ce n'est pas une réincarnation dont on ait à se vanter. Bien entendu, un homme y trouverait plus d'agréments qu'une femme, car chacun sait combien les hommes sont friands des spectacles dont un bidet est le témoin constant. Si j'écrivais donc pour un de ces périodiques qui visent à l'érotisme et goûtent plus que tout les petits horizons intimes de la toilette féminine, ah ! certes, je pourrais tirer de mes souvenirs, en tant que bidet, tout ce qui complaît aux amateurs de salacités. Mais mon vœu est seulement de rappeler avec sérieux et gravité les terribles événements dont j'eus à souffrir. Ce but est exclusivement d'édification, et je renonce avec horreur à ces tableautins où Vénus dévoile un peu plus d'elle-même qu'il ne conviendrait selon le code des convenances dont je suis servante…

Pourtant, il me faut dire quelques-unes de mes aventures : le premier jour où je me découvris dans — si j'ose dire — mes nouvelles fonctions, c'était chez la marquise de Javal-Menthul, favorite de la reine d'Astrakanie, qui vivait alors à Paris. J'eus, je l'avoue, dès qu'il me vint connaissance des choses, la double et agréable révélation d'intimités originales entre Sa Majesté Clytoria II, chassée de son pays par une révolution d'eunuques, et divers amants. Comme un grand artiste apprécie selon une esthétique savante les différences de nuances entre les épidermes, les courbes d'un corps et des chevelures nuancées d'or ou d'acajou, je vérifiai sur des régions moins vulgaires, et plus agréables à

voir, comme à toucher, quelle différence intrinsèque comportent les corps humains. Mme de Javal-Menthul aurait pu, tout comme l'édition originale de la Dixme Royale du maréchal de Vauban, porter en guise de firme une sphère symbolique. L'essentiel de son joli corps potelé, du moins la partie avec laquelle je restais en relations, car on n'use généralement pas d'un bidet pour se laver la figure, traduisait en effet, avec perfection cette figure de géométrie, admis toutefois qu'une dépression s'y manifestait au mitan, ce qui, en la déformant, si j'en crois les géomètres, perfectionne toujours la sphère. Quant à la reine astrakanienne, elle se réalisait selon un autre système de courbe dont vous m'excuserez de ne pas préciser plus exactement la formule. Je ne suis pas Pascal. J'en vis d'autres… Aussi bien, la reine n'avait-elle guère à tenir compte de ces détails pour les divertissements qu'elle s'offrait en usant d'elle-même. Et puis, il faut en matière de secrets d'État, craindre les foudres de la loi.

Or, ayant pu d'abord m'égayer de quelques familiarités dont j'étais le témoin et même le complice, je pensais pouvoir continuer une vie paisible, dévouée seulement à garantir les charmes les plus mystérieux de diverses personnes du meilleur monde. Hélas ! cette tranquillité ne dura pas.

En effet, le second jour, comme j'attendais la reine et sa chambellane, quel ne fut pas mon étonnement de voir entrer dans la chambre où je trônais (car on avait voulu me garder à portée) un homme, élégant certes, mais mal intentionné comme le prouvaient les précautions prises par lui de se cacher sans aucun bruit.

De fait, il se glissa sous une table dont le tapis laissait pendre ses franges jusqu'à terre.

Une heure se passa. Je craignais pour la vie de mes usagères. Avais-je affaire à un bandit, à un détrousseur ou si c'était plutôt un trousseur de cottes ? Ah ! si j'avais su parler, je n'eusse point failli d'aller, au trot de mes quatre pattes, avertir la livrée ou la marquise. Mais si le sort me permettait de tout voir et de tout recevoir, il m'interdisait malheureusement de me faire entendre. Soudain, j'ouïs des rires derrière la porte et la reine Clytoria II entra. Elle était vêtue d'une mousseline qui partait des épaules et s'arrêtait au nombril, mais elle gardait le masque, un loup de velours noir qui ne laissait voir que ses dents blanches et ses yeux bleus. Derrière elle, Mme de Javal-Menthul s'inclina. Son costume complétait le précédent. Il commençait aux hanches, constitué par un voile transparent de gaze dorée, et tombait mollement jusqu'aux pieds. Avec les deux toilettes, on eût pu faire ce que je nommerai un déshabillé ou une tenue de femme nue. Mais il faut avouer que chaque moitié avait infiniment de charmes et en étalait plus encore. Quel joli tableau cela faisait.

Cependant, la marquise s'en alla. La reine, évidemment, ne soupçonnait en rien la présence de l'individu caché sous la table.

Et le malheur arriva donc, tandis que la reine se mettait au lit. Je voyais depuis un moment s'agiter le tapis tombant sous lequel l'homme était caché. Soudain il se dégagea en rampant, les yeux enflammés, et un appréciable désordre dans son haut de chausses. Il s'approcha ainsi du lit où reposait Clytoria II, reine d'Astrakanie.

Sa Majesté n'avait rien vu. Elle semblait méditer trop de choses, et des choses si intimes, que je ne les devinais même pas. Mais la chose changea lorsque le survenant se dressa soudain et dit :

— Madame, pas un mot !

Il y eut un sursaut sur le lit, un cri de terreur étouffé, puis, reprenant son sang-froid, Clytoria II dit :

— Qui vous a permis, monsieur ?…

— Moi-même, madame, et pour quant à ce qui reste à faire, je compte maintenant sur votre permission.

La reine s'écria courageusement :

— Vous ne l'aurez point.

— J'aurai la reine elle-même, en ce cas, répondit avec un gracieux sourire l'inconnu qui s'efforçait de mettre ses paroles en acte.

De fait, Clytoria II, bien empoignée, semblait déjà à sa disposition, mais elle tenta de se défendre.

— D'abord, êtes-vous gentilhomme ? demanda-t-elle.

— Non, Madame, je suis laquais, mais il ne dépend que de vous de m'anoblir.

— Laissez-moi en ce cas, car il faut éviter les forlignages, et je vais, avant d'aller plus avant, vous faire écuyer.

L'homme se recula. La reine d'Astrakanie, en manière de trône, vint s'asseoir sur moi, bidet devenu figure et synthèse même du pouvoir.

Le personnage se mit à genoux devant la souveraine et reçut l'investiture.

Lorsque tout fut accompli, le nouvel écuyer voulut prouver qu'il était digne de sa récente noblesse et s'élança à nouveau vers la reine Clytoria. Mais celle-ci le repoussa.

— D'abord, Monsieur, il vous faut être introduit devant moi par la marquise de Javal-Menthul, première dame du palais.

Ainsi l'accepta l'anobli, qui sentait l'obligation de respecter dorénavant les formes et traditions.

De son bidet, je veux dire assise commodément sur moi, Sa Majesté contemplait le spectacle. La marquise, sonnée, était accourue. Elle présenta donc l'écuyer suivant un antique protocole, et à la satisfaction de tout le monde.

Ensuite, la conversation avec la reine fut des plus passionnées, et, bientôt, le chevalier fut promu baron…

Ainsi, ai-je été le témoin et le siège d'un anoblissement inattendu. Le nouvel écuyer devait d'ailleurs devenir glorieux sous le titre de baron du Bidet.

FIN

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Galantes_r%C3%A9incarnations. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.